

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA FORTE ROMAINE

VALLÉE

Tragédie — 1656

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CLAUDE	40 rép.	MACÉDONE	8 rép.
SUZANNE	39 rép.	CURCE	7 rép.
DIOCLÉTIAN	39 rép.	ARTISE	5 rép.
MAXIMIAN	27 rép.	VIRGINIE	5 rép.
MAXIME	23 rép.	LE PRÉVOT	5 rép.
SÉRÈNE	12 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PREMIÈRE PARTIE.	5
SECONDE PARTIE.	20
TROISIÈME PARTIE	34
QUATRIÈME PARTIE	48
CINQUIÈME PARTIE	66

PREMIÈRE PARTIE.

SOLILOQUE DE CLAUDE

CLAUDE

Je craignais que Gabin s'ennuyât de m'attendre,
Et je suis le premier où nous devons nous rendre :
Mais n'en aurait-il point perdu le souvenir ;
Car le temps est passé ; non je l'entends venir.
Ha ! Je me suis trompé, c'est sa fille, Suzanne.

5

PREMIER ENTRETIEN

Suzanne, Claude.

SUZANNE

Fuyez, mes yeux, l'objet que mon Esprit condamne.

(L'abordant.)

(Il la veut saluer.)

CLAUDE

Que cette occasion vient favorablement !
Parlons-lui, découvrons quel est son sentiment,

Je confesse avoir fait une heureuse méprise :
Injurieux refus !

10

SUZANNE

Indiscrète entreprise !

CLAUDE

Outre que mon salut doit être indifférent,
Vous me devez traiter comme votre parent :
Feignez-vous d'ignorer l'ordre de vivre à Rome ?

SUZANNE

J'ai de l'aversion pour les baisers d'un homme :
Mon visage ne fut jamais touché d'aucun,
Et je fais bien assez vous traitant du commun :
Les mouvements du coeur s'exprimant par paroles
Font servir votre bouche au culte des idoles.

15

CLAUDE *(à part soi)*

Comment endurez-vous (Dieux) que l'impiété
Ait pu se faire suivre un masque de beauté ?

20

SUZANNE *(à part soi)*

Pouvez-vous bien souffrir, Divinité suprême,
Qu'un néant révolté hâisse qui vous aime ?

CLAUDE

Que ne rabaissez-vous ces sentiments hautains,
Les faisant succomber sous le poids de vos mains ?

25

SUZANNE

Pourquoi ne laissez-vous agir votre justice,
Et rendre l'univers armé pour son supplice ?

CLAUDE

Vous voyant mépriser, ne faut-il pas punir ?
Votre clémence peut votre gloire ternir.

SUZANNE

Votre gloire ne peut être jamais flétrie, 30
Mais l'on vous en dérobe en cette idolâtrie.

CLAUDE

Faites puissamment voir que vous êtes des Dieux
À qui les chrétiens sont des objets odieux.

SUZANNE

Un seul particulier retient le populaire,
Quand on lui fait souffrir une peine exemplaire : 35
Mais je m'efforce en vain d'aigrir votre courroux,
Car vous ne recherchez que le salut de tous.
Votre oreille n'est point à mon discours ouverte,
Vous ne pouvez (mon Dieu) consentir à sa perte ;
De quelque énormité que pèchent les humains, 40
Pour leur punition vous n'avez point de mains,
Qu'après qu'ils ont reçu l'aide de votre grâce,
Jusqu'à l'extrémité, sans leur être efficace :
Lorsque vous les frappez, c'est de traits de douceur,
Et quoi que l'offensé, vous cherchez l'offenseur. 45

CLAUDE

Vous parlez à ce Dieu dont la toute-puissance
Ne parut jamais mieux qu'au haut d'une potence ?

SUZANNE

Profane, en blasphémant tu dis la vérité,
Là, son pouvoir parut en son humilité ;
Son esprit (dirait-on) secrètement t'inspire, 50
Car tu dis beaucoup plus que tu ne penses dire.
Quoi que la terre, l'eau, l'air, le feu, ce flambeau,
Sans lequel l'univers ne serait qu'un tombeau,
Ces cieux toujours roulants, d'admirable structure,
Et tout ce qu'à nos yeux étale la nature, 55
Ait reçu de lui l'être, et la création ;
Rien ne peut égaler notre rédemption.
En elle la colère a l'amour pour complice.
La clémence y paraît jointe avec la justice :
Les contraires par-là peuvent sympathiser, 60
Un Dieu s'y voit mourir, l'homme immortaliser :
Enfin ce que le ciel contient de plus auguste,
Y tient lui de pécheur, et le pécheur est juste.

CLAUDE

Si ce Dieu pouvait tout, pourquoi n'aurait-il pas
Réparé le péché, sans souffrir le trépas ? 65

SUZANNE

L'immortel se rendant de la mort tributaire,
Sa justice eut ainsi de quoi satisfaire.
Par la loi, le péché doit être puni :
Et comme son objet le rendait infini,

Il ne pouvait avoir de punition telle, 70
Que l'homme ne souffrit une mort éternelle.
Son amour s'opposant à ce dur jugement,
Satisfit la justice agissant autrement :
La mort fut temporelle, observant la mesure ;
Il la faut infinie, et l'infini endure, 75
Réparant dans le temps par son infinité,
Ce qu'un fini n'eût pu, même en l'éternité.
C'est ainsi que l'on vit la charité parfaite,
Contenter sa justice, et rester satisfaite,
Et lui-même en sa mort être réparateur, 80
Du crime contre lui, dont l'homme était l'auteur.

CLAUDE

Quel excès de bonté !

SUZANNE

Des prodiges visibles,
Montrèrent qu'il touchait les choses insensibles.
Le grand astre du jour, lorsqu'il rendit l'esprit, 85
Fit assez voir son deuil par la couleur qu'il prit,
D'un voile ténébreux il obscurcit les flammes,
Quand il vit éclipser le soleil de nos âmes :
Ce bel oeil de montrait de sa vive couleur
Que des larmes de sang, dans la noire pâleur. 90
Celle qui dans son sein tient le centre du monde,
Notre commune mère et prodigue et féconde,
Apercevant finir l'appui de son de son repos,
Trembla, de peur de choisir dans le premier chaos
La charité, ce feu, dont la chaleur divine, 95
Comme en un sacré globe était dans sa poitrine,
Par un trou violant trouvant à s'exhaler,
Suit son activité, sort, et chercher à brûler :

L'on vit par ses ardeurs, en tous lieux étendues,
Les sépulcres ouverts, et les Pierres fendues. 100
Longtemps avant ce jour fatalement heureux,
Le genre humain tombé sous un sort rigoureux,
N'avait de son salut qu'un favorable augure,
Notre rédemption n'était lors qu'en figure ;
Le plus favorisé d'entre tous les mortels, 105
N'osait que rarement approcher des autels ;
Mais le voile, témoin d'une telle disgrâce,
Qui du temple sacré couvrait la sainte face,
Se rompant, en ce jour de merveilles rempli,
Tout parut découvert, comme tout accompli. 110
Si jadis, pour former cet excellent ouvrage,
Qui de son créateur est la vivante image,
Il fallut un effort de puissance et d'amour,
Le même se rencontre en ce célèbre jour :
C'est le même ouvrier, et la même matière ; 115
Plusieurs corps que la mort avait mis en poussière,
Réduits dans le néant de la privation,
Se virent rétablir en leur perfection :
Par un semblable effet d'amour et de puissance,
Ils reçurent encor la vie et l'existence : 120
Mais en ce merveilleux et public changement
L'homme persévéra dans l'endurcissement.

CLAUDE

Ha ! mon âme, c'est trop faire de résistance !
Ce discours, d'un vrai Dieu me donne connaissance.
Idolâtrie, erreur, fausse doctrine, abus, 125
Vous m'appellez en vain, je ne vous entends plus.
Ceux que vous attirez n'ont que le dessein d'être
Pareils au fer, qui suit l'aimant sans le connaître.
Une vive lumière éclaire ma raison,

J'avale l'antidote et vomis le poison, 130
 La vertu veut régner sur le trône du vice,
 Il est temps de produire un acte de justice ;
 Et par le changement de contraires partis,
 Retourner vers le lieu d'où nous sommes partis.
 Je m'étais égaré, dans mon chemin je rentre, 135
 Mon coeur sent gaiement l'approche de son centre,
 Mon âme, que l'orage avait mis loin du bord,
 Commence à voir le calme, et découvre son port.
 Vils métaux, auxquels l'art polissant la nature,
 A donné l'ornement d'une belle figure, 140
 À qui notre ignorance érige des autels,
 Sous ces illustres noms de Dieux et d'immortels,
 Je vais porter ailleurs tous mes dévots offices,
 N'espérez plus de moi ni vœux, ni sacrifices,
 Cet oracle divin m'a fait voir mon erreur, 145
 Et vous ne m'êtes plus que des sujets d'horreur.

SUZANNE

Que vos secrets (mon Dieu) paraissent admirables !

CLAUDE

Et vous dont la beauté, qui n'a point de semblables,
 À tant de maux divers voulut s'assujettir,
 Même jusqu'à la mort, pour nous en garantir, 150
 Dieu véritablement, puissant, sage, adorable,
 Si vous daignez jeter les yeux sur ce coupable,
 De qui le faible esprit follement éperdu,
 Vous a souvent ravi l'honneur qui vous est dû ;
 N'y voyez point l'horreur de cette offense extrême, 155
 Qui le rend maintenant odieux à soi-même ;
 Que vos divins regards ne découvrent en lui,
 Que ce vif repentir qu'il conçoit aujourd'hui ;

Et de ses jours passés perdant la souvenance,
Que ce moment vous soit celui de sa naissance.

160

SUZANNE

Mon esprit est ravi de voir ce changement.

CLAUDE

Vous, de sa volonté merveilleux instrument !
Prenant part à la gloire ayez la peine entière,
Qu'à votre charité je serve de matière :
Exercez-la (de grâce) à mon instruction,
Comme il faut professer votre religion.

165

SUZANNE

Si ma capacité se trouvait assez grande,
En peu de temps l'effet suivrait votre demande :
Mes soins vous sont acquis ; mais il faut qu'un docteur,
Au chemin de la foi soit votre conducteur.
Ici votre intérêt combat mon ignorance,
L'un semble m'engager, et l'autre m'en dispense ;
Je suis contrainte à fuir d'où je vois des appâts,
En un mot, je voudrais ce que je ne puis pas.
La raison m'interdit une telle entreprise ;
Allez vous adresser au chef de notre Église,
Puisque pour lieutenant en terre Dieu l'élut,
Il peut bien vous ouvrir la porte du salut.

170

175

CLAUDE

Je m'en vais le chercher, en grande diligence.

SUZANNE

Joignez à cette ardeur de la persévérance.

180

SECOND ENTRETIEN

Dioclétian, Maximian.

DIOCLÉTIAN

Quoi, mon fils ! Ce grand coeur, si craint, si signalé,
Nous paraîtra toujours rampant et ravalé !
Quoi ! nous verrons toujours dessus votre visage,
D'une vraie douleur la plus naïve image ?

MAXIMIAN

Si mon visage montre une sombre pâleur,
Seigneur, c'est de la mort la plus vive couleur ;
Puisqu'elle m'a soumis, il faut qu'elle me brave,
Je porte la livrée en qualité d'esclave :
Elle agit en vainqueur, et j'agis en vaincu,
Elle comme vivant, moi, comme ayant vécu.

185

190

DIOCLÉTIAN

J'observe en ce discours que d'une seule atteinte,
En vous le coeur s'abat, la raison est éteinte.
Moi comme ayant vécu ! Vous parlez, vous mouvez,
Et j'infère de là qu'encore vous vivez.

MAXIMIAN

Si le coeur (comme on dit) est principe de vie,
Bien qu'elle ne lui soit entièrement ravie,

195

Il perd une moitié de ce qui l'animait,
Quand il perd l'union de l'objet qu'il aimait :
Ensuite la vie est tellement languissante,
Qu'on peut avec raison la nommer morte vivante, 200
Et de cette façon hardiment je conclus,
Que la mort est vivante, ou que je ne vis plus.

DIOCLÉTIAN

Ce qu'on nomme la mort, n'est que cesser de vivre,
Non pas un ennemi qui nous puisse poursuivre :
Nous ne concevons rien quand nous disons la mort, 205
C'est donc rien qui vous brave et vous abat si fort.

MAXIMIAN

De ce rien (s'il est tel) mon âme possédée,
Se propose un grand monstre, et s'en forme l'idée,
Là, d'un fixe regard, mon esprit arrêté,
Examine sa rage et sa difformité : 210
Comme un caméléon, duquel je suis l'exemple,
Je reçois la couleur de ce que je contemple ;
Et ce que vous voyez qui paraît au-dehors,
Est une impression de l'esprit sur le corps.

DIOCLÉTIAN

Je consens que la mort soit un monstre terrible, 215
Non pas imaginé, mais réel et visible,
Qui porte dans les coeurs l'épouvante et l'effroi,
Et soumet les plus fiers aux rigueurs de sa loi.
Mais pourrait-il sur vous, ce qu'il peut sur un autre ?
Quand je dis dans les coeurs, j'en excepte le vôtre ; 220
Car je l'ai vu cent fois se soumettre à vos pieds,
Il se trouvait toujours aux lieux où vous étiez :

Vos mépris l'attiraient, sa force meurtrière
 Suivant les mouvements de votre main guerrière.
 Plus par un noble orgueil vous l'avez dédaigné, 225
 Plus il a puissamment sur les autres régné ;
 Et si vous l'eussiez craint, ou qu'il eût pu vous nuire,
 Il n'aurait pas si loin étendu son empire.
 Combien l'ont agrandi vos généreux projets ?
 De combien l'a peuplé votre bras de sujets ? 230
 Dont la gloire n'avait jamais été ternie,
 Et qui sans vous auraient bravé sa tyrannie.
 Une seule rencontre, une attaque, un combat,
 D'un incroyable nombre augmentait son état.
 De combine plus au prix tant d'illustres batailles, 235
 Tant d'exploits à défendre et forcer des murailles,
 Où l'on voyait les corps, l'un sur l'autre entassés,
 Former une éminence à l'endroit des fossés.
 Lors ce monstre inhumain ennemi de la vie,
 S'il eût été possible eût sa rage assouvie : 240
 Vos merveilleux effets de générosité,
 Auraient lors vu la fin de son avidité,
 Si les Dieux n'avaient fait ce monstre épouvantable,
 Encore moins cruel, qu'il n'est insatiable.
 Ce fut lors néanmoins qu'humble et reconnaissant, 245
 Il céda la victoire à votre bras puissant,
 Il ne contesta pas la gloire et l'avantage ;
 Rien qu'un sanglant butin n'entra dans son partage,
 Duquel se confessant redevable à vos coups,
 Il mit tout son triomphe à dépendre de vous ; 250
 Et comme s'accusant soi-même d'impuissance,
 Parut bouffi d'orgueil de cette dépendance.
 Par toutes ces raisons je ne puis concevoir,
 Que sur vous à présent il ait tant de pouvoir.

MAXIMIAN

Seigneur, mes sentiments, sont conformes aux vôtres, 255
 Par moi (vous le savez) il a triomphé d'autres,
 Mais aussi ne pouvant me surmonter de soi,
 À présent par une autre il triomphe de moi.
 Je ne lui semblai pas de facile conquête,
 Il fut trop peu hardi pour m'attaquer en tête, 260
 Craignant que contre moi ses efforts seraient vains ;
 Et voyant que mon coeur n'était plus en mes mains,
 Qu'embrasé de l'ardeur d'une pudique flamme
 Il était possédé par une chaste femme,
 Qui par le sacré noeud d'une sainte amitié 265
 Composait de mon tout la plus digne moitié,
 Il m'attaqua par-là, sans craindre ma défense,
 Et n'y rencontra pas beaucoup de résistance ;
 Car ce charmant objet contre sa cruauté,
 Pour seule force avait celle de la beauté. 270
 Mais cet horrible monstre est aveugle à mes charmes,
 C'est dans le plus beau sang qu'il veut tremper ses armes :
 Ainsi la rage en vint en peu de temps à bout,
 Et par cette partie il surmonta le tout.
 Comme la lâcheté n'est point sans artifice, 275
 Il pratiqua l'amour pour être son complice,
 Et l'amour qui logea cet objet dans mon coeur,
 Lui donna le moyen de s'en rendre vainqueur.
 De cette chère femme il occupe la place,
 Y règne en conquérant, quelque effort que je fasse, 280
 Et me fait voir combien un lâche est animé,
 Des mépris du dehors, quand il est renfermé.
 Ce qui me fait trouver son procédé plus rude,
 Seigneur, c'est de penser à son ingratitude,
 Qu'il me traite en esclave après m'avoir suivi, 285
 Qu'il me doive beaucoup, et qu'il m'ait tout ravi.

UDIOCLÉTIAN

Ce monstre, ou cette mort que votre discours blâme,
Me priva de ma ville, en prenant votre femme,
Et je puis assurer qu'en ce commun malheur,
Nos coeurs furent atteints d'une égale douleur. 290
J'avais cru que les Dieux nous feraient cette grâce,
Que l'on verrait par vous revivre notre race,
Et qu'ils vous donneraient un digne successeur,
Pour être de l'Empire après vous possesseur.
Puisque leur volonté (comme on a vu) fut autre, 295
Nous devons prudemment y conformer la nôtre,
Et ne murmurer pas contre ce qu'ils ont fait ;
L'on offense la cause, en blâmant son effet.
Leurs secrets ne sont pas de notre intelligence,
Ils demandent de nous l'aveugle obéissance : 300
Ce monstre, ou cette mort, qui cause ce discours,
Est le point où les Dieux ont limité ses jours.

MAXIMIAN

Souffrez plutôt (Seigneur) que dans cette aventure,
En respectant les Dieux je blâme la nature ;
Et disons des premiers, par un commun accord, 305
Qu'ils sont auteurs de l'être et non point de la mort.
Chacun sait bien qu'ils sont l'intendance du monde,
Mais ils laissent agir une cause seconde :
Ces fâcheux accidents qui frappent les humains,
Ne partent pas toujours de leurs puissantes mains : 310
La nature a son cours franc, libre, sans contrainte,
Et c'est d'elle que vient le sujet de ma plainte,
Qui nous est un témoin de son aveuglement,
Parce qu'elle a détruit son plus riche ornement.

DIOCLÉTIAN

Votre esprit, dont le deuil offusqua la lumière, 315
S'illumine, et reprend sa vigueur coutumière :
Votre sentiment est raisonnable et pieux,
Oui, blâmez la nature, et respectez les Dieux :
Ce n'est pas sans raison que vous vous plaignez d'elle,
Votre femme a fini par la mort naturelle, 320
Et vous vos mouvements ont depuis été tels,
Qu'on pouvait les nommer purement naturels.
Je sais que ce qui rompt les noeuds du mariage,
Fait de puissants efforts sur un coeur qu'il partage :
Qu'on ne peut retenir ce premier mouvement, 325
Qui nous porte tous vifs dedans un monument :
Mais quand ces passions paraissent sans mesure,
C'est que la raison est soumise à la nature ;
Le mal qu'elles nous font reçoit sa guérison,
Lorsque la nature est soumise à la raison. 330
La première eut en vous trop longtemps l'avantage,
L'autre s'y établit, reprenez ne l'usage,
Et formant un dessein utile et généreux,
Montrez que vous savez satisfaire les deux.

MAXIMIAN

Mon âme est de guérir par la raison pressée ; 335
Mais sans cesse la mort occupe ma pensée,
Et pour lui résister je me sens impuissant.

DIOCLÉTIAN

Imitez son exemple en un point si pressant :
Il faut tout pratiquer quand le mal est extrême,
Vous pouvez vous servir d'elle contre elle-même : 340
Et prouvez sa maxime, et n'étant assez fort,

Recourez à l'amour pour surmonter la mort.
Je médite un moyen de vous rendre propice
Ce Dieu, qui contre vous fut jadis son complice.

MAXIMIAN

Cet adorable objet, où l'esprit et les yeux, 345
Rencontraient les appâts les plus délicieux,
Votre fille (Seigneur) me l'avait fait connaître,
Mais je crois qu'avec elle il aura cessé d'être.

UDIOCLÉTIAN

Non (mon fils) l'amour est du rang des immortels,
Et toutes les beautés lui sont autant d'autels, 350
Votre femme en fut un, où (si je l'ose dire)
Il exerça longtemps les droits de son empire :
Suzanne lui succède, et possède aujourd'hui,
Les plus grandes faveurs qu'on reçoive de lui.
Ce Dieu peut à la mort faire quitter la place ; 355
Si par une il l'y mit, que par l'autre il l'en chasse :
Portez vers cet objet vos amoureux transports,
S'il entre en votre coeur, la mort en est dehors.

MAXIMIAN

Il est injuste (Seigneur) que je vous obéisse,
Je ne répugne pas à ce doux sacrifice, 360
Et mon coeur, dont la mort s'éloigne en ce moment
Va préparer la place à cet objet charmant.

UDIOCLÉTIAN

Suivez les mouvements où l'amour vous engage,
Et me laissez le soin de votre mariage.

SECONDE PARTIE.

PREMIER ENTRETIEN

Sérène, Virginie.

VIRGINIE

Madame, mon esprit n'est point si peu discret, 365
Qu'il veuille pénétrer jusqu'à votre secret ;
Mais voyant que parmi l'allégresse publique,
Vous seule paraissez sombre et mélancolique,
Il croirait faire tort à sa fidélité,
S'il pouvait vous celer qu'il est inquiet. 370
J'en cherche le sujet sans le pouvoir connaître,
Vous bonheur est grand, ou du moins semble l'être,
Votre grandeur ne peut à plus haut point monter,
Vous n'avez rien à craindre, et rien à souhaiter.

SÉRÈNE

Ha ! Que tu fais bien voir que dans une âme basse, 375
L'aveugle ambition a la première place,
Et que vous renfermez en notre félicité
En ces mots de grandeur, d'honneur, d'autorité.
Tu suis ton sentiment, et crois que je n'aspire,
Qu'à ce bien apparent d'avoir part à l'Empire, 380
Que son trône est le point où je dois m'arrêter ;

Peut-être ce serait de quoi te contenter :
Cherches-tu le vrai bien sur lequel je me fonde ?
Apprends que la vertu vaut plus que tout le monde.
Comme on ne peut régler sa valeur et son prix, 385
Elle seule est l'objet de généreux esprits,
Ils la poursuivent tous par un désir avide,
Tout autre bien pour eux, n'est point un bien solide ;
Et si le mien te semble à présent abattu,
Crois (ma fille) que c'est qu'il manque de vertu. 390

VIRGINIE

Madame, on reconnaît la vôtre sans égale,
Vous seriez des leçons de toute la morale ;
Celles qui prennent soin de s'en mieux acquitter,
Voudraient pour tout souhait vous pouvoir imiter ;
Ainsi je ne crois pas qu'aucun sujet vous reste, 395
Capable de causer ce chagrin manifeste.

SÉRÈNE

La morale est utile, elle polit les mœurs,
Retient les mouvements des mauvaises humeurs ;
Règle notre conduite, et par son assistance,
Toutes nos actions se font avec prudence ; 400
Mais c'est prudence humaine, et qui ne s'étend pas
Où l'esprit peut trouver de solides appâts :
Il retient sa vigueur, s'assoupit, se ravale,
S'il n'aspire plus haut qu'à la vertu morale ;
Et si le mien te semble à présent abattu, 405
Crois (ma fille) qu'il n'a qu'une fausse vertu.

VIRGINIE

Si mon profond respect permet que je réplique,

À la morale ; Enfin, je joins la politique,
L'on voit agir les deux d'égale force en vous.

SÉRÈNE

J'entends venir quelqu'un, tais-toi, retirons-nous,
Peut-être une autre fois te ferai-je comprendre
Quelles sont les vertus où notre esprit doit tendre.

410

SECOND ENTRETIEN

Dioclétien, Maxime, Artise.

UDIOCLÉTIAN

Que difficilement l'esprit peut concevoir
Les soins que nos grandeurs nous obligent d'avoir !
Le trône impérial en élevant nos têtes,
Les approche des lieux où se font les tempêtes,
Et le plus fortuné que l'on y voie assis,
Aux pavots du repos joint toujours des soucis.

415

MAXIME

Vos semblables, Seigneur, dans l'état où nous sommes,
Sont bien moins que les Dieux, mais bien plus que les hommes :
S'élèvent à ceux-là, par un culte éternel,
S'abaissent à ceux-ci, par un soin paternel ;
Et comme le milieu d'entre ces deux extrêmes,
Les hommes vont par eux aux Dèités suprêmes :
Comme par eux aussi, les mêmes Dèités,
Départent aux mortels leurs libéralités.
Ainsi, l'on peut juger quels emplois sont les vôtres,
Chargés des intérêts et des uns et des autres.

425

ARTISE

Ce sacré caractère, auquel les Dieux ont mis
Le pouvoir de tenir tous les peuples soumis ; 430
Ce qui dans nos esprits secrètement imprime,
Le respect que l'on doit au Seigneur légitime ;
Cette puissance, enfin, ou cette autorité,
Qui triomphe aisément de notre liberté,
Est un présent des Dieux, qui dans son exercice, 435
Doit pour premier objet regarder leur service.
Mais si mon sentiment vous semble un peu hardi,
Veuillez me pardonner, Seigneur, si je le dis.
Voyons où ce pouvoir peut justement s'étendre ;
Ce que vous tenez d'eux, vous devez le leur rendre : 440
Peuvent-ils vous admettre au rang de leurs amis,
Si vous laissez erreur ceux qu'ils vous ont commis.
Vous ne leur êtes pas de vous seul responsable,
Par le crime d'autrui vous vous rendez coupable,
Car vous n'ignorez pas, Seigneur, que c'est pécher, 445
Si l'on souffre le mal, le pouvant empêcher ;
Ce pouvoir absolu leur haine vous attire,
S'ils ne sont révéérés par tous ceux de l'Empire ;
C'est leur intention, et c'est votre intérêt,
D'en faire exactement exécuter l'arrêt. 450

DIACLÉTIAN

Quoi ! les Dieux peuvent-ils nous imputer le blâme
D'un mal qu'on ne peut voir, sans pénétrer dans l'âme ?
Tout ce qui leur déplaît ne se peut-il celer ?

MAXIME

Il se peut ; mais, Seigneur, nous entendons parler,
De ce crime public de la secte chrétienne, 455

Dont...

DIOCLÉTIAN

Il n'est pas besoin que l'on m'en entretienne.
Ce seul nom de chrétien m'est un sujet d'horreur ;
Mon zèle, à leur égard se transforme en fureur,
Et quelque cruauté que contre eux j'exagère, 460
Je sens incessamment accroître ma colère.
Mais comme nous voyons la plus cruelle mort,
Sur leurs coeurs obstinés ne faire aucun effort,
J'ai cru par la douceur avancer davantage,
Et nous les acquérir par l'heureux mariage 465
De mon gendre à Suzanne, et Claude en est l'agent.

ARTISE

Très capable, Seigneur,

DIOCLÉTIAN

Oui, mais peu diligent.
Allez le voir Maxime, et faites que j'apprenne,
En quel sentiment est cette belle chrétienne ; 470
Dépêchez, mon esprit en est inquiété.

MAXIME

Peu de temps me ramène à votre Majesté.

SOLILOQUE DE SUZANNE

Illustre dignités, grandeurs, mondaine pompe,
De qui le faux éclat en nous charmant nous trompe ;
Délices, voluptés, abondance, plaisirs, 475
Appâts, qui nous perdez, en gagnant nos désirs,

Funestes rejetons d'une fatale souche,
 Vos fruits paraissent beaux ; mais n'ont rien qui me touche.
 Je sais que vous n'avez qu'un lustre fastueux,
 Qui ne peut éblouir les yeux des vertueux : 480
 Que votre avantage est dans la seule apparence,
 Et que vous succombez, en trouvant résistance.
 Néanmoins, si mon coeur n'est par vous abattu,
 Je ne l'impute point à ma propre vertu :
 Méprisant votre force, hautement je confesse, 485
 Que pour lui résister j'aurais trop de faiblesse ;
 Qu'à vos moindres efforts je serais sans vigueur,
 Et que chacun de vous se rendrait mon vainqueur.
 Mais je me fortifie en cette connaissance ;
 Plus je vois mon défaut, moins j'ai de confiance : 490
 Et ma timidité fait que dans le danger,
 J'implore avec ardeur un secours étranger.
 Mais secours si puissant, que si toute la terre,
 Se joignait à l'enfer pour me faire la guerre,
 Quelque si vive ardeur qui les pût échauffer, 495
 Par lui, l'on me verrait et vaincre, et triompher.
 Adorable secours d'une force infinie,
 Dont le chef glorieux règne sans tyrannie.
 Qu'il est doux de servir ce puissant protecteur !
 Il nous promet beaucoup, sans paraître menteur ; 500
 Et pour combler les siens d'une gloire suprême,
 Sa charité l'oblige à se donner soi-même.
 Tout ce que l'univers possède de plus beau,
 Est moins d'une étincelle au prix de ce flambeau ;
 Flambeau, dont la lumière en éclairant une âme, 505
 L'embrase de l'ardeur d'une divine flamme,
 Et lui faisant trouver ce séjour odieux,
 L'illumine au chemin qui nous conduit aux cieux.
 C'est là, que la douceur se goûte sans mélange,
 Que la félicité n'est point sujette au change, 510

Et qu'on a des plaisirs, dont la solidité,
Ne saurait prendre fin, qu'avec l'éternité.
C'est là, charmant objet, que j'ai ferme espérance,
De posséder bientôt votre auguste présence ;
Et parmi les beautés de ce divin séjour, 515
Être unie avec vous, par un lien d'amour.
Je sais bien mes péchés, qui me rendent indigne,
De recevoir de vous cette faveur insigne ;
Mais je n'ignore pas que le plus criminel,
Peut rencontrer en vous un amour paternel, 520
Et que sollicitant votre miséricorde,
Pour obtenir pardon, soudain elle l'accorde.
C'est pour cela, mon Dieu, que je suis devant vous ;
Mais, ne me voyez point, si ce n'est d'un oeil doux :
Voyez en ce moment ces lumières sublimes, 525
Qui vous font tout présent, pour ne voir pas mes crimes :
Bannissez-les, mon tout, de votre souvenir,
Et que mon repentir serve pour m'en punir.
Rendez-le plus sensible, afin de satisfaire
Plus convenablement votre juste colère : 530
Et qu'ainsi mon esprit contrit et pénitent,
Puisse bientôt jouir du bonheur qu'il prétend.

TROISIÈME ENTRETEN

Maximian, Curce.

MAXIMIAN

Je te l'avoue, enfin il est vrai que mon âme,
Dès longtemps sent l'ardeur d'une pudique flamme ;
Et ce feu violent, consommant ma couleur, 535
Faisait voir sur mon front une sombre pâleur.
Tu sais bien quelle loi le devoir nous impose ;

Cet effet paraissant, j'en déguisais la cause ;
 Et l'on m'a vu souvent, par un adroit effort,
 Ce que faisait l'amour, l'imputer à la mort. 540
 Ainsi, je soupirais et sans crainte et sans blâme :
 Pour prétexte, j'avais la perte de ma femme,
 Et ce que je feignais pousser vers son tombeau,
 Suivait les doux attraits d'un objet tout nouveau.
 D'abord ma douleur fit résistance à ses charmes, 545
 Au feu de ses beaux yeux elle opposa mes larmes,
 Et leur humidité qui ne put l'empêcher
 De pénétrer mon coeur, s'en sentit dessécher.
 De mon premier objet le souvenir funeste,
 Combat en sa faveur, et fait un coup de reste ; 550
 Mais enfin, ses efforts sont vains et superflus,
 Le dernier est puissant, le premier ne l'est plus :
 Car cette passion, qui ne peut être oisive,
 En son activité veut un objet qui vive.
 Acquitté du devoir d'un vif ressentiment, 555
 L'office de mari, passe en celui d'amant.

CURCE

Cet heureux changement me comble d'allégresse,
 Rien n'affligea mon coeur, comme votre tristesse :
 Mais s'il faut en amour suivre l'égalité,
 Seigneur, qui peut répondre à votre qualité ? 560

MAXIMIAN

Ce sont des sentiments que l'ignorance excite :
 Le véritable amour regarde le mérite ;
 Il admet pour objets, les grâces, les appâts,
 Et comment les aimer, où l'on ne les voit pas ?
 Ces belles qualités, que la nature donne, 565
 Sont des droits de naissance, acquis à la personne.

Son bien étant sans prix, ne peut être acheté,
 Et quand elle en départ, c'est par gratuité.
 Mais au divin sujet pour lequel je soupire,
 Tout semble concourir à faire qu'on l'admire. 570
 Ses parents, après nous, tiennent le premier rang,
 Et Rome n'en a point d'un plus illustre sang.
 En elle, la nature a mis son industrie,
 Pour rendre les humains suspects d'idolâtrie ;
 D'autant que si l'esprit croit le rapport des yeux, 575
 Rien n'est plus adorable, en la troupe des Dieux.
 Quoi que d'eux on se forme une excellente idée,
 Cet éclat s'obscurcit, quand on l'a regardée :
 L'imagination en ses puissants efforts,
 Me peut se figurer un plus merveilleux corps. 580
 Ce prince de nos sens, qui juge et qui discerne,
 Par qui la volonté se règle et se gouverne,
 Conclut, dans la vigueur de son raisonnement
 Qu'il ne se peut jamais rien voir de plus charmant.
 La mémoire, en offrant la plus parfaite image, 585
 Ne représente rien qui ne lui doive hommage.
 La uissance, laquelle a le droit de choisir,
 Où se forme toujours la suite, ou le désir,
 Par une violence aussi douce que forte,
 Quitte tout autre objet, vers celui-ci s'emporte ; 590
 Et croit, en l'embrassant comme un souverain bien,
 Qu'avec tout, l'exceptant, c'est ne posséder rien.
 Mais ce n'est que parler de la moindre partie,
 Examinons l'esprit, dont elle est assortie ;
 Mais non, l'on ne saurait pas en parler dignement : 595
 La parole, pour lui, cède à l'étonnement.
 Quoi que l'on en conçoive, et qu'on ait d'éloquence,
 Il faut sur ce sujet observer le silence :
 Le plus pressant discours ne peut aller si haut,
 Et sa perfection causerait un défaut. 600

Juge si mon amour n'est donc pas légitime.

CURCE

Seigneur, me croiriez-vous capable de ce crime,
D'oser insolemment condamner votre choix ?
Je sais ce que je suis, et ce que je vous dois.

MAXIMIAN

Non, je la veux nommer, et t'obliger à dire
S'il s'en trouve qui soit plus digne de l'Empire :
C'est Suzanne.

605

CURCE

Ha ! Seigneur, je demeure interdit ;
En elle seule on voit ce que vous avez dit.

MAXIMIAN

Nous serons bientôt joints, du noeud de mariage.

610

CURCE

Veuillent les Dieux hâter cet illustre assemblage.

SOLILOQUE DE CLAUDE

Imperceptible attrait des rebelles esprits,
Qui savez convertir en respects nos mépris !
J'admire les effets de votre providence,
C'est inutilement qu'on lui fait résistance,
Son coup est infaillible, et dans même chemin,
Qui lévite aujourd'hui, le recevra demain.
Par quelle voie en moi son ordre s'exécute !

615

Vous aimez tendrement ceux que je persécute ;
Et le plus faible sexe, en cet heureux parti,
Méprise mon attaque, et j'en suis converti.
Mais quelqu'un vient.

620

QUATRIÈME ENTRETEN

Maxime, Claude.

MAXIME

Monsieur, excusez, je vous prie,
Si je vous interromps en votre rêverie.

CLAUDE

Mon esprit, qui ne peut rien de grand concevoir
Ne la préfère pas à l'honneur de vous voir.

625

MAXIME

Ce même honneur, Monsieur, m'est à tout préférable.

CLAUDE

Qui se tait par faiblesse en est bien excusable.

MAXIME

Vous excellez en tout, et les plus grands esprits,
Vous étant comparés, sont dignes de mépris.
L'Empereur nous en donne une preuve assez claire,
Vous faisant conducteur d'une importante affaire.

630

CLAUDE

L'Empereur considère en cette élection,
Moins ma capacité que mon affection.

MAXIME

Je sais qu'il a des deux parfaite connaissance,
Qu'il est de vous revoir en grande impatience ;
Et suis venu, Monsieur, vous le faire savoir,
Par l'ordre que de lui je viens de recevoir.

635

CLAUDE

En ce retardement mes soins lui sont fidèles ;
Je sais qu'on doit celer les mauvaises nouvelles :
Son intérêt, Monsieur, m'oblige à différer,
Enfin, Suzanne est vierge, et le veut demeurer.

640

MAXIME

Peut-elle refuser un si grand avantage ?

CLAUDE

Elle frémit d'horreur, au nom de mariage.

MAXIME

Mais ne craint-elle point le souverain pouvoir ?

645

CLAUDE

Je n'ai rien oublié, qui la put émouvoir.

MAXIME

L'on ne parla jamais d'une pareille audace.

CLAUDE

En vain l'on y pratique et prière et menace.

MAXIME

Qu'entreprend l'Empereur, dont il ne vienne à bout ?

CLAUDE

Ce dessein excepté, j'estime qu'il peut tout.

650

MAXIME

Peut-être que le temps vaincra sa résistance.

CLAUDE

Vous croirez le contraire, après l'expérience.
Ce n'est pas que je sois incapable d'erreur.

MAXIME

Toujours en devez-vous résoudre l'Empereur.
Que lui dirai-je donc ?

655

CLAUDE

Il est bon ce me semble,
Que nous allions plutôt le visiter ensemble ;
Peut-être votre esprit, qui fait tout réussir,
Pourra-t-il la changer, ou du moins l'adoucir :

Et nous irons après, en pleine certitude
Retirer l'Empereur de son inquiétude.

660

MAXIME

Faire cette entreprise, après vos vains efforts,
Serait employer l'ombre, où n'a rien pu le corps.

CLAUDE

Mais plutôt le contraire, et par expérience,
Nous voyons que souvent l'ombre le corps devance.

665

MAXIME

Suzanne est un soleil, nous l'allons poursuivant ;
Il s'infère de là que le corps va devant.
Et pour dire en un mot à quoi je me dispose,
C'est la voir pour vous plaire, et non pour autre chose.

CLAUDE

Je vous suis redevable, et souhaite ardemment
Voir en cette visite un heureux changement.

670

TROISIÈME PARTIE

PREMIER ENTRETEN

Suzanne, Claude, Maxime.

SUZANNE

Puisque par un bonheur, qui tout autre surpasse,
Ce Dieu, plein de bonté, vous a fait cette grâce,
D'ouvrir à ses clartés les yeux de vos esprits,
Afin qu'en les voyant ils en fussent épris ;
Apprenez comme il faut recevoir ces lumières,
Pour ne retomber pas dans vos erreurs premières.

675

CLAUDE

Nous attendons, Madame, avec docilité
Les utiles effets de votre charité.

SUZANNE

Dans la secte idolâtre, ignorante et grossière,
Où l'esprit est toujours soumis à la matière,
L'on assujettit tout à l'empire des sens ;
De leurs divinités on les fait connaissant :
Comme ce sont des Dieux formés dans la nature,
Ils n'ont rien, qui des sens excède la mesure :

680

685

Et les hommes souvent ont été si brutaux,
D'admettre pour leurs Dieux des plus vils animaux.
De ces Divinités, l'humaine connaissance
Comprend facilement la grandeur et l'essence ;
Et l'adoré ne peut, de son adorateur 690
Comprendre, ou concevoir l'essence et la grandeur.
Notre religion, et sainte et salutaire
En ces cultes sacrés observe le contraire ;
Nous ne soumettons pas à l'empire des sens
L'office de l'esprit dont ils sont impuissants : 695
Et même cet esprit, libre de la matière,
Ne peut connaître Dieu, par sa propre lumière.

MAXIME

Mais, Madame, comment nous pourrait-il blâmer
Ne le connaissant pas, du défaut de l'aimer ?

SUZANNE

Nous adorons un Dieu qui de sa propre essence, 700
Est puissant, sage, bon, juste, éternel, immense,
Saint, ou pour mieux parler la même sainteté,
Dont tous les attributs sont dans l'infinité :
Comment donc notre esprit dont la faible portée,
À des termes finis se trouvant limitée, 705
Le pourrait-il comprendre en son plus grand effort ?
La puissance à l'objet n'ayant aucun rapport.

CLAUDE

Puisqu'il est infini, c'est bien notre croyance
Qu'on ne peut en avoir parfaite connaissance ;
Mais nous nous élevons à sa divinité 710
Autant que notre esprit a de capacité.

SUZANNE

Quand d'un oeil trop hardi le vif regard s'obstine
À chercher la clarté jusqu'en son origine ;
Que d'un dessein nuisible, autant qu'audacieux,
Pour juger du soleil il veut percer les cieux ; 715
Il en perd la clarté sitôt qu'il l'a reçue :
Ces esprits délicats, qui forment notre vue,
D'en soutenir l'éclat ne sont pas en pouvoir,
Et nous n'en voyons rien pour en vouloir trop voir.
Il faut de sa bonté recevoir la pratique ; 720
Ce que nous en savons, il nous le communique,
Mais en se ravalant ; et si nous le voyons,
Ce n'est qu'au doux envoi qu'il fait de ses rayons ;
Par le moindre desquels l'on raisonne du reste,
Et comprend, à peu près, tout ce grand corps céleste. 725
Notre faible esprit est envers ce Dieu des Dieux,
Ce qu'envers le soleil sont nos débiles yeux :
Il va communiquant la bonté de son être,
Mais l'abaissement qui nous le fait connaître :
Son excès de splendeur nous pourrait éblouir, 730
Ce n'est que de bien loin que l'on en peut jouir.
Croyons ces vérités, dont la raison s'étonne,
Par une foi soumise, et c'est lui qui la donne.
Pour le bientôt connaître, il faut dès aujourd'hui
Renoncer à soi-même, et recourir à lui. 735

MAXIME

Madame, nous voulons suivre cette doctrine :
Mais nos indignes vœux, de sa bonté divine,
N'oseraient espérer de se voir exaucés.

(À part soi.)

SUZANNE

Ouvrez-lui votre coeur, mes frères, c'est assez.
Ténèbres lumineux ! lumière ténébreuse ! 740
Ô foi ! qui raffermis l'âme faible et douteuse,
Qui nous fais trouver jour aux mystères obscurs,
Et qui nous rends présents les biens qui sont futurs ;
Divine qualité, qui nos sens illumines !
Imprime leurs esprit tes qualités divines ; 745
Et comme le soleil naît dans l'obscurité,
Au milieu de l'erreur produis la vérité.

SECOND ENTRETEN

Diocletian, Macédone, Artise, Le Prévot.

UDIOCLÉTIAN

Adorables objets de nos saints sacrifices !
Immortels ennemis des crimes et des vices !
Puissants et sages Dieux ! De qui la volonté, 750
A pour objet le bien, pour règle l'équité ;
Puis-je pas vous blâmer de trop de négligence,
Vous voyant si tardifs à punir cette offense ?
Je crains, avec raison, que bientôt les humains,
Croyant que vous soyez ou sans coeur, ou sans mains, 755
Non contents d'abolir vos droits dessus la terre,
Voudront jusques au Ciel vous déclarer la guerre :
Et par l'ambition, d'où naît un attentat,
Gouverner à leur tour le souverain État.
Jamais aucun mortel fut-il si téméraire, 760
D'oser ce que des deux ont l'audace de faire :
Dans l'empire Romain commettre une action
Dont la tâche noircit toute la nation.

Eux, en qui mes bontés gravaient toutes les marques,
Capables d'acquérir des sujets aux Monarques, 765
Dont j'estimais l'esprit, demandais les conseils,
Et qui dans mes faveurs n'avaient point de pareils,
Changent, par une erreur absurde et volontaire,
Le nom de confident en celui d'adversaire ;
Et par le changement de contraires partis, 770
Rendent le droit divin et l'humain pervertis.
Mais quoi qu'apparemment leurs crimes soient semblables,
Et qu'on juge les deux également coupables,
Claude l'est plus que l'autre, et par sa trahison,
Il a voulu se mettre hors de comparaison. 775
Pour agir en un fait de telle conséquence,
Le choix que je faisais marquait ma confiance :
Je le crus le dernier qui me voudrait trahir,
Je ne commandai pas, bien qu'il dût m'obéir ;
Mais dans mon cabinet, où je l'avais fait rendre, 780
Je lui fis le discours que vous allez entendre.
Je sais l'affection que vous avez pour moi,
Et connais votre adresse égale à votre foi :
Aussi dans un dessein, d'une importante suite,
Je veux vous demander votre sage conduite ; 785
Et pour la récompense, il faut s'imaginer,
Tout ce qu'un Empereur peut justement donner.

MACÉDONE

Ces termes sont pressants.

DIOCLÉTIAN

Je fis bien davantage,
Je l'embrassai, joignant l'action au langage ; 790
Je crus l'obliger plus en le traitant ainsi ;
Et lui, me répondit aux termes que voici.

Que votre majesté m'excuse et me dispense,
 D'attendre de ses mains aucune récompense,
 Mon coeur, pour la servir, conforme à mon devoir, 795
 N'aspire qu'à l'honneur qu'il peut en recevoir.
 Je repris, que son coeur étant si magnanime,
 Qu'il jugeait l'honneur seul digne de son estime,
 Il ne se trouvait rien que l'on lui dût offrir,
 En possédant autant qu'il s'en pût acquérir. 800
 Il repartit, Seigneur, ce discours me surpasse ;
 Mais à tant de faveurs joignez une autre grâce :
 Sans me préoccuper d'un sentiment si vain,
 Usez en Empereur, envers un vrai Romain.
 Rien ne touche mon coeur comme la modestie ; 805
 Et je dis, pour louer en lui cette partie,
 C'est le tempérament des belles qualités,
 C'est un petit ombrage, à de grandes clartés,
 En l'absence duquel leur pointe trop aiguë,
 Ne peut se faire voir sans blesser notre vue. 810
 Enfin, ayant reçu cet honorable emploi,
 Il jura d'y prouver et son zèle, et sa foi.
 Voilà du procédé toutes les circonstances.
 Quel crime, de trahir après tant d'assurances !
 Je blâme néanmoins ce qui m'est glorieux, 815
 Et me plains, de me voir traité comme les Dieux.
 Mais, Artise, comment sais-tu cette nouvelle ?

ARTISE

Si jamais un rapport peut être cru fidèle,
 Celui-ci doit passer pour une vérité,
 Puisque son auteur est de grande probité ; 820
 Et possède l'honneur d'être dans votre estime.

DIOCLÉTIAN

Sais-tu ce que fit Claude, avant qu'il vît Maxime ?

ARTISE

Si nous jugeons, Seigneur, sur ce que l'on en dit,
Sans doute, de lui seul l'affaire dépendit. 825
Incontinent qu'il eut à Gabin fait entendre,
Que vous lui destiniez Maximian pour gendre ;
Ce discours le surprit avec tant d'agrément,
Que son coeur, y donnant un prompt consentement,
Veut devancer sa bouche, et paraît au visage, 830
Pour en assurer Claude, en son muet langage.
Un rayon de couleur, le ris, la gaieté,
Sont produits pour témoins de cette vérité :
Son regard vif et doux hautement la publie ;
Et sa voix, que le temps semble avoir affaiblie,
Par imitation des mouvements du coeur, 835
Reprend, pour l'exprimer, une jeune vigueur.
Il lui répond d'un ton ensemble grave et ferme ;
Et dans cette réponse, il n'oublie aucun terme,
Dont il se pût servir, au dessein qu'il avait,
De traiter dignement l'honneur qu'il recevait. 840
Il paraît très soumis, quoi que très vénérable :
Il confesse, Seigneur, vous être redevable,
Non comme un seul sujet envers son souverain,
Mais plus que ne vous l'est tout le peuple romain.
À ce que vous voulez, Seigneur, il se dispose, 845
D'un tel air, qu'on ne sait s'il accepte ou propose :
L'on croit, si le respect ne l'avait retenu,
Qu'il eût paru fâché, de se voir prévenu.
Mais à ne pas conclure une chose l'oblige ;
Ce que la bienséance en pareil cas exige : 850

Il veut à ses parents faire civilité,
Non pour délibérer, mais par formalité.
Peu de temps lui suffit, pour faire qu'il s'acquitte,
L'écoulement d'un jour est celui qu'il limite ;
Après lequel il veut suivre de point en point, 855
Ce qui de votre part lui pourrait être enjoint.
Il détermine tout, ne met rien en balance,
N'oppose de sa fille aucune répugnance ;
Elle est obéissante, et lui père absolu :
Si bien que sans conclure, il semble avoir conclu. 860
Mais pour le confirmer avec cérémonie ;
Inspiré, dirait-on, d'un très mauvais Génie,
Ennemi de nos Dieux et de nos saintes lois,
Il souhaite voir Claude, une seconde fois.
Le temps et le lieu pris, chacun d'eux se retire. 865
Pour le reste, Seigneur, vous l'avez ouï dire.

UDIOCLÉTIAN

Je sais bien que Suzanne, au premier entretien,
Porta l'esprit de Claude à se faire chrétien :
Mais je demande aussi, sais-tu comment Maxime,
Par l'esprit de Suzanne a commis même crime ? 870

ARTISE

Seigneur, Claude obligea Maxime à l'aller voir,
Qui par elle aussitôt se laissa décevoir.

UDIOCLÉTIAN

C'est assez, mon courroux à ce récit s'augmente :
Excusez, puissants Dieux, une ardeur violente,
Qui causant un grand trouble en mon entendement, 875
Vous a fait imputer mon propre manquement.

Ma raison se réveille, et me fait reconnaître,
Que puisque vos bontés voulurent me commettre,
Sur ce peuple pervers, en pleine autorité,
C'est moi, qu'il faut blâmer de cette impunité : 880
C'est moi, qui dois veiller à vos droits sur la terre ;
La bonté vous ravit l'usage du tonnerre :
Mon souverain pouvoir doit servir d'instrument,
À l'exécution d'un juste châtiment :
Je veux m'en acquitter, et dans cette occurrence, 885
Montrer mon intérêt à ce qui vous offense.
Si vous avez jamais chéri l'occasion
De me rendre assuré de votre affection ;
Cherchez, diligemment cette cabale infâme :
Il faut qu'elle choisisse, ou mes lois, ou la flamme. 890

LE PRÉVOT

Si ce commandement n'est suivi de l'effet,
Que votre majesté m'impute leur forfait.

TROISIÈME ENTRETEN

Sérène, Virginie.

SÉRÈNE

Si le temps le permet, afin que je m'acquitte,
De mon dernier discours, reprenons-en la suite :
Sais-tu par où je fus contrainte de finir ? 895

VIRGINIE

Le sujet est trop beau, pour ne s'en souvenir :
Madame, vous parliez des vertus qu'on pratique.

SÉRÈNE

Tu me faisais passer pour grande politique.
Mais, enfin, mon dessein n'est pas de t'enseigner
Les maximes d'État, ni comme il faut régner ; 900
Tout cela, pour objet, n'a pas un bien extrême.
Ma fille, c'est beaucoup de régner sur soi-même ;
Et c'est peu de savoir dompter des ennemis,
Si chez nous la raison ne tient les sens soumis.
Mais, veux-tu des vertus entrer en connaissance ? 905
Apprends, que leurs objets forment leur excellence :
Celle qui ne va pas directement à Dieu,
Du vice à la vertu, ne fait que le milieu.
Elle usurpe le nom, si d'autre elle regarde,
De vertu légitime, étant vertu bâtarde. 910
Par elle, notre esprit n'est jamais satisfait,
Ne pouvant l'enrichir, que d'un bien imparfait.
Sais-tu d'où cet esprit tire son origine ?
C'est un écoulement d'une source divine,
Lequel sans cesse agit, pour s'y voir réuni, 915
Assuré d'y trouver un bonheur infini.
Il doit donc pratiquer la vertu qui l'y porte ;
Et toute autre, pour lui, n'est qu'une vertu morte :
Qui du moins le retarde au dessein glorieux,
Qui le doit occuper de s'élever aux Cieux. 920

VIRGINIE

Madame, ce chemin s'apprend en votre école.

SÉRÈNE

Dure captivité, qui m'ôte la parole !
Faut-il qu'incessamment je me voie au milieu,
D'une foule de peuple, ennemi de mon Dieu !

QUATRIEME ENTRETEN

Macédone, Le Prevot.

MACÉDONE

Notre commission est de telle importance, 925
Qu'il y faut procéder en grande diligence.
Les Dieux et l'Empereur, irrités contre nous,
Feraient avec justice éclater leur courroux ;
Si nous n'apportions pas tout le soin nécessaire,
Pour nous bien acquitter, et pour les satisfaire. 930

LE PRÉVOT

Si le dessein que j'ai, peut être exécuté,
Ils ne douteront point de ma fidélité ;
Au contraire, ils verront la grandeur de mon zèle,
À les faire honorer et venger leur querelle :
Car il ne sera point d'endroit si réservé, 935
Qui ne soit par mes soins désormais observé ;
Afin de découvrir cette troupe perfide,
De qui l'âme est un trône, où le Démon préside :
Pour lui faire souffrir de sensibles tourments,
Et la sacrifier à leurs ressentiments. 940

MACÉDONE

Ce dessein me ravit, tant il est plein de gloire :
Par-là, nous nous rendrons d'éternelle mémoire.
Ayant quitté ce lieu, pour l'immortalité,
Nos noms seront chéris de la postérité.
L'on dira, c'est par eux que l'on vit la patrie, 945
Se purger du venin de mainte idolâtrie :
Par eux furent détruits tous ces magiciens

Qui séduisaient le peuple, et se nommaient chrétiens :
Et nos sanglants arrêts, ornements de l'histoire,
Seront gravés en marbre au temple de mémoire. 950
Ainsi nous nous verrons doublement glorieux,
Honorés par le monde, et chéris par les Dieux.

LE PRÉVOT

J'en conçois de la joie, aussi, lorsque j'y pense :
Mais pour en dire plus j'ai trop d'impatience :
Sans employer le temps en ces vains entretiens, 955
Je m'en vais de ce pas, à la chasse aux chrétiens :
S'ils ne sont avertis d'éviter ma poursuite,
Je ne reviendrai point, sans une bonne suite.

MACÉDONE

Allez ; et moi, je vais cependant inventer,
Quelque nouveau moyen, pour les persécuter. 960

SOLILOQUE DE SUZANNE

Flambeau de mon esprit ! lumière de mon âme !
Principe merveilleux de la divine flamme !
Faites que de mes sens vos célestes clartés,
Bannissent l'ignorance et ses obscurités.
À mon entendement donnez la connaissance, 965
Du néant de ce monde, et de votre excellence.
Je ne demande pas, que votre immensité,
Se raccourcisse au point de sa capacité ;
Non plus que demeurant au degré de votre être,
Vous fassiez qu'il vous puisse entièrement connaître : 970
L'un serait vous détruire, et l'autre l'élever,
Où, sans être vous-même, on ne peut arriver.
Je demande, qu'aidé d'une foi vive et ferme,

Vous seul soyez toujours son objet et son terme.
 Qu'il s'élance vers vous, sans sortir du devoir, 975
 Qu'il admire un sujet, qu'il ne peut concevoir,
 Qu'humblement curieux sans cesse il vous contemple :
 Et vous considérant sans pareil, sans exemple,
 Qu'il forme ce discours de son raisonnement,
 Que vous seul est bon, mais souverainement, 980
 Et comme l'amour doit suivre la connaissance,
 Faites que celle-ci captive une puissance.
 Modérez cet excès de libéralité,
 Qui nous mit et conserve en pleine liberté.
 En m'assujettissant votre gloire s'assure, 985
 Ce que le Créateur veut de la créature.
 Mais ce fatal présent, par vous fait aux humains,
 La volonté, qui met leurs âmes dans leurs mains,
 Agissant librement, errante et vagabonde,
 Suit l'instabilité des faux objets du monde ; 990
 Et comme s'attachant soi-même à se trahir,
 Ne se laisse charmer qu'à ce qu'on doit haïr.
 Mais que dis-je imprudente ? hé, ne dois-je pas croire,
 Que notre utilité fût jointe à votre gloire,
 En ce don précieux, que votre amour nous fit. 995
 Qui ne possède rien, d'où tirer le profit ?
 Cette volonté libre est notre seul domaine,
 Qui véritablement, se cultive avec peine,
 Où nous devons sans cesse avoir l'oeil et la main,
 Pour arracher l'ivraie et soigner le bon grain. 1000
 Encor, notre travail, notre sollicitude,
 Seraient-ils sans effet, par son ingratitude ;
 C'est un territoire aride, et duquel le défaut,
 Demande le secours d'une vertu d'en haut.
 Notre espérance en vain sur nos forces s'appuie : 1005
 Il faut pour l'humecter une céleste pluie :
 Le monde n'a point d'eau qui le puisse arroser :

Ses fleuves et ses mers se verraient épuiser :
 Notre âge en cet emploi se rendrait à son terme ;
 Sans que notre oeil y pût découvrir un bon germe, 1010
 Si par un merveilleux et charitable soin
 Vos bontés ne veillaient sans cesse à son besoin.
 Mais cette terre sèche étant favorisée,
 Du doux écoulement d'une sainte rosée,
 Un rayon échauffant de la divinité, 1015
 Venant à tempérer sa froide qualité ;
 Elle produit des fruits, dont l'excellence est telle,
 Qu'ils servent d'aliment pour la vie éternelle :
 Qu'on ne voit pas plutôt boutonner que mûrir,
 Si peu que notre main y veuille concourir. 1020
 Et nous vous les offrons, comme les témoignages
 De nos soumissions, de nos humbles hommages :
 Nous les portons au lieu duquel ils sont venus,
 Comme un juste devoir, dont nous sommes tenus.
 Notre stérilité se rend ainsi féconde, 1025
 Sans que nous en soyons que la cause seconde ;
 Et dans ces larges dons que votre main départ,
 Sans nulle exception chacun peut prendre part :
 Car comme un bien immense et qui tout autre excède,
 Vous vous offrez à tous, qui vous veut vous possède. 1030
 Faites donc, Dieu d'amour, s'il se faut expliquer,
 Que cette volonté ne se puisse appliquer,
 Qu'aux préceptes divins que votre loi m'impose,
 Qu'elle aime tout en vous, et vous en toute chose.

QUATRIÈME PARTIE

PREMIER ENTRETEN

Dioclétian, Macédone.

UDIOCLÉTIAN

Beauté pleine de fard, offusquante splendeur, 1035
Pompeux déguisement, affaissante grandeur,
Gêne de notre esprit, trouble de notre vie,
Fatale dignité ! qu'à grand tort l'on t'envie.
Ceux qui trouvent en toi de charmants appâts,
Témoignent clairement ne te connaître pas. 1040
Tu parais éclatante, et ta lumière est sombre ;
L'on te prend pour un corps, duquel tu n'es que l'ombre.
Parvenir à l'empire, est-ce pas le charger
D'un fardeau très pesant, pour un bien fort léger ?

MACÉDONE

Ceux qui tiennent ce rang, sans en être capables, 1045
Ont des peines, Seigneur, qui ne sont pas nombrables.
Un cèdre est à l'orage exposé bien souvent,
Qu'une plante abaissée est à l'abri du vent.
Mais votre Majesté, qu'autre ne peut atteindre,
Étant crainte de tout, n'a point sujet de craindre. 1050
Étant crainte de tout, sans rien apercevoir,

Qui n'aime ses vertus, redoutant son pouvoir.
Cet esprit pénétrant, où la sagesse abonde,
Sans trouble et sans péril pour régir tout le monde :
C'est un puissant Neptune, en cette grande mer,
Capable d'adoucir tout ce qu'elle a d'amer :
Quand le malheur pourra sur sa prudence mordre,
Il faudra se résoudre à voir tout en désordre.

1055

UDIOCLÉTIAN

L'Empire, entre mes mains est assez affermi
Pour n'appréhender pas l'effort d'un ennemi,
J'entends d'un étranger ; mais mon sort est bien pire,
Puisque mes ennemis naissent dans mon Empire.

1060

SECOND ENTRETEN

Dioclétian, Macédone, Le Prévot, Claude, Maxime, Suzanne.

LE PRÉVOT

J'amène ces chrétiens à votre Majesté,
Seigneur, pour faire voir son ordre exécuté.

UDIOCLÉTIAN

Hé bien ! chers partisans de ma faute fortune,
Vous, avec qui je tiens toute chose commune ;
Ministres généreux, fidèles confidents,
Qui dans mes intérêts êtes les plus ardents :
L'inviolable foi que vous m'aviez donnée,
Triomphe maintenant, et se voit couronnée.
L'on ne vous peut assez admirer et louer ;
Je serais trop ingrat de le désavouer :

1065

1070

Pour moi votre valeur tout obstacle surmonte,
Et je me sens couvert d'un ombrage de honte,
De n'avoir, en l'état où vous m'avez réduit,
Pour vos nobles travaux, un assez digne fruit.

1075

CLAUDE

Qu'un Monarque a sur nous un pouvoir admirable
Quand nous le connaissons courtois, bénin, affable !
Ces rares qualités ont des charmes vainqueurs,
Qui par un doux effort conquêtent tous les coeurs.
C'est dans l'art de régner la plus haute prudence :
L'on sert mieux par amour que par obéissance ;
Celle-ci trouve en nous un courage endormi,
Et servir par devoir, c'est servir à demi.
Cent hommes de qui l'âme est d'ardeur enflammée,
Font d'exécution plus que toute une armée,
Dont les feints combattants ne feraient nul effort,
S'ils n'avaient pour objet la crainte de la mort.
Votre Majesté docte en cette politique,
Nous en fait des leçons, par ce qu'elle pratique.
Puisque n'ayant rien fait elle nous traite ainsi,
Qu'en faudrait-il attendre, ayant bien réussi ?

1080

1085

1090

UDIOCLÉTIAN

N'ayant rien fait perfide ! as-tu bien l'insolence
De déguiser ton crime avec tant d'assurance ?
Est-ce ainsi, scélérat, que dans ce digne emploi
Tu devais signaler et ton zèle et ta foi ?
Par une trahison faire éclater ton zèle ;
C'est une invention bien rare et bien nouvelle :
Si tu peux ajuster ces contrariétés,
Tu fais sympathiser toutes les qualités.
Et je ne pense pas qu'autre que toi nous die

1095

1100

Que l'on prouve sa foi par une perfidie.

CLAUDE

Oserais-je, Seigneur, encore repartir ?

DIOCLÉTIAN

Oui, je te le permets ; mais parle sans mentir.

CLAUDE

Quoi que sensiblement ce changement m'attriste, 1105
De me voir diffamer par mon panégyriste,
L'on ne m'entendra point plaindre ni murmurer :
Vous pouvez m'outrager et je dois l'endurer.
Je sais ce que je suis, je sais ce que vous êtes,
Et que les membres sont inférieurs aux têtes : 1110
Ces différents degrés, que j'observe entre nous,
M'obligent à chérir tout ce qui vient de vous.
Mais une autre raison, qui soulage ma peine,
C'est d'être innocemment digne de votre haine.
Mon coeur à mon devoir puissamment attaché, 1115
Se sent, en ce regard, sans tache ni péché.
Pour vous servir, ma foi s'est conservée entière :
Et si vous m'en avez offert une matière,
Dans la légation où d'ardeur je volais,
J'ai fait ce que j'ai dû, non ce que je voulais. 1120
Quand de mes actions il faudra rendre compte,
L'on ne me verra point le front couvert de honte.
Rome n'ignore pas de quel air j'ai vécu,
Je puis être accusé ; mais non pas convaincu.
Le succès incertain trompant votre espérance, 1125
Produit-il des témoins contre mon innocence ?
S'il vous fournit assez de quoi le condamner,

C'est en vain discourir, c'est en vain raisonner.
 Sur moi votre pouvoir est grand et légitime ;
 Et si votre courroux demande une victime, 1130
 Il se peut satisfaire et s'immoler ce corps :
 En mourant innocent je mourrai sans remords.
 Mon courage méprise et le fer et la flamme,
 Agissant sur le corps, ils ne se blessent point l'âme.

DIOCLÉTIAN

Ce discours plein d'orgueil, et ce zèle indiscret, 1135
 Montrent publiquement ce que tu crois secret.
 Voilà de nos chrétiens le style et l'artifice ;
 Ils méprisent la mort, se moquent du supplice,
 À souffrir des tourments leur corps est toujours prêt,
 Et l'âme, disent-ils, fait tout leur intérêt. 1140
 Comme si l'âme était tellement assortie,
 Qu'elle n'eût pas besoin de cette autre partie :
 Que chacune à part soi sentit ses passions,
 Et pût seule exercer toutes ses fonctions :
 Qu'étant dans une intime et parfaite alliance, 1145
 L'âme prit part au bien ; et non à la souffrance :
 Que l'on n'eût jamais vu par les douleurs du corps,
 Rompre leur harmonie et troubler leurs accords :
 Qu'en ce monde il restât quelque usage de l'âme,
 Après que le corps est consumé dans la flamme : 1150
 Qu'enfin, ce rude effort qui les fait désunir,
 Ne nous mît pas au point qu'on appelle fini.
 Les puissantes leçons, que t'a fait cette belle !
 Puisqu'elles te font être à toi-même infidèle :
 Que pour les pratiquer, par un crime odieux, 1155
 L'on te voit lâchement renoncer à tes Dieux.
 Mais elle n'en doit pas avoir la gloire entière :
 Ta perfidie, ingrat, prépara la matière :

Elle ne peut prétendre en ce qui s'est passé
Que l'accomplissement d'une oeuvre commencé. 1160
Lorsque tu me quittais pour lui rendre visite,
Ton visage et ta voix marquaient un hypocrite :
Tu me dis seulement, pour ne paraître vain,
Usez en Empereur, envers un vrai Romain.
De prendre ce beau titre eus-tu l'effronterie, 1165
Pour en te diffamant diffamer ta patrie ?
Qui peut à son honneur donner un coup mortel,
S'il était vrai Romain, il cesse d'être tel.
Ce nom, qui ne convient qu'aux esprits magnanimes,
Ne peut sympathiser avec les moindres crimes. 1170
Rome, qui de tout temps fait haute vanité
De n'avoir point d'égale en sa fidélité,
Te peut-elle avouer, âme vile et de boue ?
Ne te dis plus romain, Rome te désavoue.

CLAUDE

En me désavouant, l'on verrait aujourd'hui 1175
Que Rome détruirait ce qui fut son appui :
C'est une vérité, Seigneur, que j'ose dire,
Que mon bras a servi de colonne à l'Empire.

DIOCLÉTIAN

Ne nous devait-il pas du moins ce qu'il a fait ?

CLAUDE

S'il vous devait beaucoup il a bien satisfait. 1180
Et de cette pensée à présent je me flatte,
Que mon honneur est quitte, et que Rome est ingrate.

DIOCLÉTIAN

La saurait-on blâmer d'haïr un apostat ?

CLAUDE

Mon corps, comme mes biens, dépend de votre État :

Mais mon âme, Seigneur, qui du Ciel tient son être,

1185

À votre autorité ne se doit pas soumettre.

DIOCLÉTIAN

Mon pouvoir n'est-il pas à celui des Dieux joint ?

MAXIME

C'est, en disant des Dieux, dire n'en avoir point.

DIOCLÉTIAN

Impie ! oses-tu bien me tenir ce langage ?

MAXIME

Le souverain pouvoir jamais ne se partage.

1190

Multiplier les Dieux, c'est raisonner très mal,

L'un n'est pas souverain, ou l'est sur son égal ;

S'il l'est il détruit l'autre, et n'a point de semblable.

SUZANNE

Seigneur, ce sentiment n'est-il pas raisonnable ?

Et ne pourrait-il point vous retirer d'erreur ?

1195

CLAUDE

Un Empire, Seigneur, n'admet qu'un Empereur :
Comme il est tout-puissant, il faut qu'il soit unique.

DIOCLÉTIAN

Ce beau raisonnement, où votre esprit s'applique,
N'est point assez pressant pour faire concevoir,
Qu'il ne soit qu'un seul Dieu, de souverain pouvoir. 1200
Lorsque Rome offre aux siens de pieux sacrifices,
Pour selon ses besoins se les rendre propices ;
Elle croit que chacun dispose absolument,
De l'état des mortels ; mais c'est distinctement.
L'un domine la mer, l'autre régit la terre, 1205
Celui-ci règne en paix, l'autre préside en guerre,
Et dans leurs fonctions, chacun d'eux agissant,
N'en détruit point un autre et paraît tout puissant.
C'est inutilement que tu viens de nous dire
Qu'un unique Empereur dispose d'un Empire : 1210
Un autre en son Empire est-il moins souverain,
Parce que je le suis dans l'Empire romain ?

CLAUDE

Ha ! les faibles raisons que votre esprit oppose !
Celui-là peut-il tout qui ne peut qu'une chose ?
Et ne faites-vous pas de ridicules Dieux, 1215
Quand vous les limitez par les temps et les lieux ?
Quel pouvoir aura donc sur la terre Neptune ?
Sur la mer Jupiter ? votre Dieu de fortune.
À quoi s'occupe Mars dans la tranquillité ?
Et le Dieu de la paix, quand Mars est agité ? 1220
Ce monde se partage entre un grand nombre d'hommes :
Parce que défaillants et faibles que nous sommes,

Rien n'est par nous régi, conduit et gouverné,
 Que proportionnement à notre esprit borné.
 Mais, Dieu, qui créa tout par sa seule parole, 1225
 Qui voit incessamment de l'un à l'autre pôle,
 Qui des Cieux azurés règle les mouvements,
 Qui fait subsister l'ordre entre les éléments,
 Dont la justice éclate au profond des abîmes,
 Et la miséricorde aux lieux les plus sublimes ; 1230
 De tant d'États divers compose un seul État,
 Duquel il se fait voir l'auguste potentat.

MAXIME

Seigneur, cette raison vous met hors de défense ;
 Peut-on admettre un Dieu qui ne soit pas immense ?
 Et comment établir un lui l'immensité, 1235
 Si par les droits d'un autre il était limité ?
 Apercevez, Seigneur, quelle erreur est la vôtre,
 Et ne contestez plus que l'un détruirait l'autre :
 Qu'il faut qu'il soit unique ; et que c'est l'unité
 Qui fait le fondement de la divinité, 1240
 Dont l'extrême puissance et sagesse infinie
 De tout cet univers entretient l'harmonie.
 Et pour abrégier ce que vous en dirons,
 C'est le Dieu des chrétiens, lequel nous adorons.

(À Suzanne.)

UDIOCLÉTIAN

C'est assez discoursu ; que de leur chair rôtie, 1245
 L'on fasse sacrifice aux Dieux, au port d'Ostie :
 Et leurs cendres étant indignes du tombeau,
 Pour n'en réserver rien, qu'on les jette dans l'eau.
 Vous, restez au palais, avec l'Impératrice.

CLAUDE

Heureuse tyrannie !

1250

MAXIME

Agréable injustice !

SUZANNE

Courage mes amis, c'est le chemin des Cieux,
Ha ! que de votre sort l'on doit être envieux !

CLAUDE

La mort et les horreurs n'ont rien qui m'intimide.

SUZANNE

Plût à Dieu dussé-je vous y servir de guide.

1255

MAXIME

Vous le faites Madame, après Dieu nous devons,
À vos soins tout le bien que nous en recevrons.

DIOCLÉTIAN

Emmenez-les.

LE PRÉVOT

Marchez.

DIOCLÉTIAN

Leur confiance m'irrite.

1260

CLAUDE

Dans le chemin du Ciel peut-on aller trop vite ?

SUZANNE

Au moins souvenez-vous étant en ce saint lieu,
D'offrir en ma faveur vos sacrés vœux à Dieu.

MAXIME *(s'en allant)*

Pour oublier ce soin il est trop légitime.

UDIOCLÉTIAN

Votre beauté, ma fille, excuse votre crime.
Allons.

1265

SUZANNE

Ha ! que j'aurais de funestes appâts
Si j'évitais pour eux un semblable trépas.

SOLILOQUE DE MAXIMIAN

Doux et charmant désir, espérance flatteuse,
Qui causez les transports de mon âme amoureuse,
À quoi la portez-vous d'un violent effort ?
N'est-ce pas à poursuivre ardemment votre mort ?
Quelques impressions que vous fassiez en elle,
C'est agir contre vous, leur fin vous est mortelle.
Vous n'êtes que les fleurs dont elle attend les fruits,
Peut-être vous aimer que pour vous voir détruits ?
Généreux mouvements, aussi devez-vous croire
Qu'une pareille fin assure votre gloire :
C'est le plus beau destin où vous soyez soumis,

1270

1275

Qui vous fait triompher de vos fiers ennemis. 1280
Très heureux qui parvient au but de son envie !
Cette mort vous évite une honteuse vie.
Donc nobles passions qui venez m'émouvoir !
Par un dernier effort montrez votre pouvoir.
Impatient désir et flatteuse espérance ! 1285
L'on ne vous satisfait que par la jouissance ;
Et puisqu'elle vous est un digne monument,
Mourez, pour votre gloire et mon contentement.

TROISIÈME ENTRETEN

Curce, Maximian.

CURCE

Je viens vous annoncer d'agréables nouvelles,
De Suzanne, Seigneur, ce miracle des belles : 1290
L'Empereur, au palais vient de la retenir,
Pour en votre faveur la faire entretenir.

MAXIMIAN

Et les nouveaux chrétiens ?

CURCE

Seigneur, Claude et Maxime
Par la flamme bientôt vont expier leur crime. 1295

MAXIMIAN

Ô vous ! de nos saints vœux les éternels objets,
De qui les plus puissants ne sont qu'humbles sujets !
Voyez que mon amour a des effets sublimes,

De lui vous recevez de célèbres victimes,
Sa gloire fait la vôtre, et vos sacrés autels 1300
N’eurent jamais le sang de plus dignes mortels.
Si l’on vous peut toucher par ces grands sacrifices,
Regardez qui les fait et lui soyez propices.
Inspirez à Suzanne un sentiment plus doux,
En me favorisant vous agissez pour vous, 1305
Nos intérêts sont joints, si nous n’avons le même,
Dieux ! elle vous adore à l’instant qu’elle m’aime.
L’amour confond les coeurs, en compose un de deux,
Par la conformité de désirs et de vœux :
Si mon feu la réchauffe et qu’elle y participe, 1310
Les nôtres agiront par un même principe,
Et le mien demeurant à vous servir constant,
Sans doute obligera le sien d’en faire autant.
Allons à sa froideur exposer notre flamme ;
Dieux, faites que des yeux elle pénètre à l’âme. 1315

QUATRIÈME ENTRETEN

Suzanne, Sérène.

SUZANNE

Madame, ces faveurs surprennent ma raison,
Je trouve le refuge au lieu de la prison,
Ce qui semblait ma perte a dissipé ma criante,
Pour me faire idolâtre on emploie une sainte,
Et ces événements, si grands, si merveilleux, 1320
Sont des secrets de Dieu, lequel j’adore en eux.

SÉRÈNE

Nous connaissons combien à sa bonté souveraine

À de moyens couverts à la prudence humaine.
 D'un mal tout apparent il tire un bien caché,
 Et cet ordre inconnu ne peut être empêché. 1325
 Notre faiblesse en vain à ses destins s'oppose,
 Il détruit les projets que l'homme se propose :
 Et celui-ci restant dans la stupidité,
 Impute un coup du Ciel à la fatalité.
 L'Empereur étonné que votre résistance 1330
 Ait généreusement épuisé la puissance,
 Après avoir tenté jusqu'au dernier effort,
 Ne sait que quereller, ou les Dieux, ou le sort.
 Il n'ose pas blâmer les premiers d'injustice,
 L'autre est, dit-il, aveugle, et fait tout par caprice ; 1335
 Confond les qualités, et sans discernement,
 Rend maître le hasard de chaque événement.
 Hélas ! S'il s'élevait au-dessus de soi-même,
 Qu'il portât son esprit vers cet Être suprême,
 Duquel la volonté n'est jamais sans effet, 1340
 Qu'il raisonnerait bien autrement qu'il ne fait !

SUZANNE

Mais durant ce repos, dont mon esprit se flatte,
 Je dois appréhender que son courroux éclate ;
 Madame, vous savez que peut un Empereur,
 Qui pour lui seule admet celle de sa fureur. 1345
 En cet heureux état je demeure en balance :
 J'espère en vos bontés, et crains sa violence.

SÉRÈNE

Cette crainte, ma fille, à présent doit finir,
 Ayant prévu le mal, j'ai su le prévenir :
 Je vous ai devant lui tellement abaissée, 1350
 Qu'il ne vous juge plus digne de sa pensée :

Et par ces feints mépris son esprit diverti,
Forme un nouveau dessein pour un autre parti.
Vous pouvez librement aller chez votre père.

SUZANNE

Le rémunérateur, auquel mon âme espère,
Pour vous récompenser de si rares bienfaits,
Veuille accomplir les vœux que pour vous je lui fais.

1355

CINQUIÈME ENTRETIEN

Maximian, Sérène, Suzanne.

MAXIMIAN

Si je vous interromps en cette conférence,
Ne me condamnez pas sans ouïr ma défense :
Traitez ma passion d'égal à mon respect.

1360

SÉRÈNE

Ne craignez pas, Monsieur, de nous être suspect,
Notre entretien n'a rien que l'on ne vous partage.

MAXIMIAN

Madame, si chacun aime son avantage,
Si le malade doit chercher sa guérison,
Je ne vous interromps qu'avec double raison ;
Puisque l'une de vous possède le remède,
Que je n'ose espérer, si l'autre n'intercède.

1365

SUZANNE

Monsieur, votre discours a de l'obscurité ;
L'on n'intercède point qu'en inégalité :
C'est le moindre au plus grand qui fait demander grâce, 1370
Et peut-on rencontrer quelqu'un qui vous surpasse ?

MAXIMIAN

À quelque si haut rang que le Destin m'ait mis,
Mon coeur fait vanité de vous être soumis,
Et croit ne se pouvoir montrer plus magnanime,
Qu'en ôtant désirer l'honneur de votre estime : 1375
Il la poursuit, Madame, et s'il la peut gagner,
Sa gloire est préférable à celle de régner.
Approuvez les transports de ce coeur qui soupire,
Jugez digne de vous ce qui l'est de l'Empire.
Et si vous méprisez l'Empire et la grandeur, 1380
Au moins soyez sensible à ma fidèle ardeur.

SUZANNE

En ce premier aspect, où je vous considère,
Il est juste, Monsieur, que chacun vous révère :
Au titre de César, illustre et somptueux,
On vous doit regarder d'un oeil respectueux : 1385
Ce droit vous est acquis, aucun ne le conteste ;
Mais ne m'obligez point à vous répondre au reste.

MAXIMIAN

Traitez-vous mon amour de cette indignité ?

SUZANNE

Pouvez-vous aimer bien, étant sans charité ?

MAXIMIAN

Pouvez-vous n'aimer pas étant si charitable ?

1390

SUZANNE

Qui se vante d'aimer doit en être capable.

MAXIMIAN

Quelle incapacité découvrez-vous en moi ?

SUZANNE

Le véritable amour a pour but la foi.

MAXIMIAN

Mon amour a pour but la foi du mariage.

SUZANNE

Celle-là n'unit pas ceux que l'autre partage.

Commencez par la foi pour la Divinité ;

L'union ne se fait que par son unité :

Aimez le Créateur avant la créature.

1395

MAXIMIAN

Mon amour est trop fort pour changer de Nature.

SUZANNE

On ne peut aimer mieux qu'aimant tout en son Dieu.

1400

MAXIMIAN

Aimer parfaitement, c'est aimer sans milieu.

SUZANNE

Sans ce milieu, Monsieur, votre pourpre romaine
Recevra mes respects, et votre amour ma haine.

SÉRÈNE

Changez, ne la pouvant à vos désirs ranger.

MAXIMIAN (*s'en allant*)

Oui, Madame, bientôt l'on me verra changer.

1405

SÉRÈNE

Dieu, pour votre repos, veuille qu'il vous méprise !

SUZANNE

Et toujours la bonté vos desseins favorise.

CINQUIÈME PARTIE

PREMIER ENTRETEN

Dioclétien, Macédone, Curce.

UDIOCLÉTIAN

Mon esprit agité de mouvements étranges,
À peine à se résoudre en de si grands mélanges.
Si je dois pour les Dieux punir l'impiété ; 1410
La Nature qui veut conserver sa beauté,
De toute sa vigueur à ce dessein s'oppose,
Et me fait balancer en faveur de sa cause.
L'intérêt de l'Empire est même partagé,
Son pouvoir méprisé voudrait être vengé ; 1415
Mais aussi pourrait-il se venger sans se nuire ?
Ce qu'il a de plus beau, l'oserait-il détruire ?
Et porter à tel point cette jalouse ardeur,
D'éteindre en se vengeant l'éclat de sa splendeur.
Faites une action doublement glorieuse, 1420
Dieux, souffrez qu'elle vive et la rendez pieuse :
Ou, Nature, reprends ces charmes les plus doux,
Pour laisser librement agir notre courroux.
Empire, à cet objet abrégé de merveilles,
À l'usage des yeux préfère les oreilles : 1425
Garde d'être ébloui par ses divins appâts,
Pour être incorruptible, entends et ne vois pas.

MACÉDONE

Seigneur, ces sentiments qui partagent votre âme,
 Sont, si je l'ose dire, un peu dignes de blâme.
 L'honneur qu'on doit aux Dieux leur étant refusé 1430
 Ce crime absolument ne peut être excusé,
 Et tout doit concourir à venger leur injure :
 Si vous considérez les droits de la Nature,
 Ne jugerez-vous pas soumise aux Dieux qu'elle est,
 Qu'elle ne peut, Seigneur, prendre d'autre intérêt ? 1435
 Nul à leurs volontés ne se montre rebelle,
 Suivant ses mouvements et sans agir contre elle :
 Car les Dieux à l'instant de sa création,
 Par une merveilleuse et douce impression,
 Mirent dessus sont front un sacré caractère, 1440
 Lequel nous effaçons en osant leur déplaire.
 Pour l'Empire, Seigneur, s'il balançait au choix,
 Il ne lui faudrait plus, ni de Dieux, ni de lois.
 Il doit abhorrer ceux qui sont si téméraires,
 De refuser le culte à ses Dieux tutélaires, 1445
 Et sans délibérer, lorsque le crime est tel,
 Sîtôt qu'il est commis, punir le criminel.
 Pour toutes ces raisons, le devoir vous oblige.

DIOCLÉTIAN

Je veux m'en acquitter, et ce devoir m'afflige.
 Je respecte les Dieux, sensible à ses appâts, 1450
 Je la plains, il est vrai, mais ne l'excuse pas :
 Et quoi qu'avec ardeur, pour eux je m'intéresse,
 Sa beauté, je l'avoue, excite ma tendresse :
 Sa perte, à mon avis, est un commun malheur,
 La Nature y consent, mais c'est avec douceur, 1455
 Et l'Empire qui voit qu'elle n'a point d'égale,

Sait bien en la perdant, que son prix se ravale :
 Sans doute par sa chute il déchoit de son rang,
 Et ne peut refuser des larmes à son sang.

CURCE

Outre encore, Seigneur, que son crime est énorme, 1460
 Si la beauté réside en la plus noble forme,
 S'il est vrai que l'esprit l'emporte sur le corps,
 L'on peut facilement ajuster ces discords.
 Quand la Nature veut par le concours des causes,
 Nous porter du néant jusqu'à l'être des choses ; 1465
 Elle dispose un corps, dont le commencement
 Ne marque membre, chef, trait, ni linéament.
 Ensuite, elle s'occupe à cette vile masse,
 Forme chaque partie et lui règle sa place,
 Assortit la substance avec les accidents, 1470
 Le moins noble dehors, le plus noble au-dedans,
 Et fait que par ses soins la matière convie
 Les puissances d'en haut à lui donner la vie.
 L'âme, qui s'introduit par de secrets ressorts,
 Prenant son siège au Coeur anime tout ce corps, 1475
 D'abord elle le rend mobile, actif, sensible :
 Et quoi que sa clarté ne nous soit pas visible,
 Néanmoins elle envoie au dehors des rayons,
 Qui font les agréments qu'à ce corps nous voyons.
 Mais si l'âme n'a plus sa beauté naturelle, 1480
 Quand elle est dissemblable à son divin modèle ;
 Lorsque nous méprisons le titre glorieux,
 Par lequel nous pouvons nous dire enfants des Dieux ;
 Que bien loin d'honorer ces pères débonnaires,
 Nous disons que ce sont objets imaginaires ; 1485
 Que c'est idolâtrie, ou trouble de nos sens,
 De leur offrir des vœux et brûler de l'encens ;

Qu'enfin leur déniait tous ces cultes suprêmes,
Au lieu de nos respects ils n'ont que des blasphèmes ;
Si le orps n'est réduit en son premier état, 1490
Au moins il est privé de ce céleste éclat :
Et comme haï des Dieux, si l'on leur sacrifie,
La Nature s'égaie, elle se purifie,
Et l'Empire ne peut se satisfaire plus
Qu'en voyant retrancher les membres corrompus. 1495

DIOCLÉTIAN

Contentons donc les Dieux, la Nature et l'Empire ;
Mais quoi que vous pensiez et que vous puissiez dire,
Nous voyons bien souvent par la suite du temps,
Que les plus criminels sont les plus pénitents.
Sa beauté me fera différer pour quelque heure. 1500

MACÉDONE

La justice, Seigneur, demande qu'elle meure.

SOLILOQUE DE SUZANNE

Je vous ai suppliée, ineffable Bonté !
Qu'afin de réchauffer ma froide volonté,
De mon entendement dissipant le nuage,
La foi lui fit de vous une brillante mage. 1505
Mais, outre ces beautés, pour la mieux émouvoir,
Et l'obliger d'aimer par un double devoir ;
Que de tant de bienfaits la suite reprochante,
La presse incessamment, lui soit toujours présente.
Faites qu'elle contemple avec étonnement 1510
L'origine du monde et son commencement :
Cet objet des rêveurs, qu'ils cherchent sans lumière
Sous le nom supposé de matière première :

Ce rien réalisé, dont créant l'univers,
Votre main donna l'être à tant d'êtres divers : 1515
Sur lesquels vous m'avez mise en cet avantage,
Qu'ils semblent n'être faits que pour mon seul usage,
Après avoir adjoint au plus bas élément,
Afin de me former, un souffle seulement.
Ce pouvoir souverain, si digne qu'on l'observe, 1520
Est celui qui depuis m'appuie et me conserve :
De sorte que je suis, à parler proprement
L'ouvrage de vos mains, produit incessamment.
Mais s'il faut plus avant cette ingrate poursuivre,
Ne mourûtes-vous pas pour me faire revivre ? 1525
Votre amour, qui ne peut du monde être compris,
Me voulant racheter, fit votre sang mon prix.
Que ma faible mémoire à ces grâces fidèle,
Soit jointe au doux espoir de la gloire éternelle.
Que ces deux appétits, source des passions, 1530
Ne troublent plus l'esprit par leurs rébellions :
Qu'embrasés d'une ardeur aussi sainte que vive,
Le premier vous désire et l'autre vous poursuive.
Surtout, Être infini, puisque la chasteté
À l'heur d'être conforme à votre volonté ; 1535
Que d'un amour impur jamais mon coeur ne brûle ;
Que ma virginité demeure sans macule ;
Que les tentations qui pourraient m'approcher,
Soient semblables aux vents, qui choquent un rocher :
Qu'ayant de mes péchés une douleur extrême, 1540
Je vive pour vous seul et meure tout de même :
Et qu'après ce passage étroit et dangereux,
Il vous plaise me mettre au rang des bienheureux.

(STANCES.)

SOLILOQUE DE SÉRÈNE

Funeste assortiment ! ridicule assemblage !
 Désordre, déguisé du nom de mariage ! 1545
 Triste condition ! se peut-il que ton cours,
 Doive durer autant que celui de mes jours ?
 Ne vous offensez pas, amitié conjugale,
 À conserver vos droits, je suis toujours égale :
 Je garde le respect dans l'indignation, 1550
 Ma vertu se tient ferme en cette émotion :
 Mon coeur, quoi qu'embrasé de l'ardeur qu'il anime,
 Ne forme aucun désir qui ne soit légitime.
 Si par divers objets il paraît partagé,
 Pour l'un, plein d'un saint zèle, et pour l'autre affligé ; 1555
 Dans l'intérêt des deux il rencontre le vôtre,
 Dans la gloire de l'un, l'utilité de l'autre :
 Il est fidèle à Dieu, fidèle à l'Empereur,
 Et ne le peut aimer sans haïr son erreur.
 En cette aversion la raison m'autorise, 1560
 Elle n'a pour sujet que ce qui nous divise.
 J'honore le lien duquel nos corps sont joints ;
 Ces mouvements m'en sont de fidèles témoins :
 Et sur notre union, tout ce que je souhaite,
 C'est afin de la rendre et durable et parfaite, 1565
 Que l'unité d'esprit fasse voir en nous deux,
 Même religion, même Dieu, mêmes vœux.
 Qu'aux clartés de la foi, son âme soit ouverte ;
 Qu'il poursuive son bien, qu'il évite sa perte :
 Qu'il craigne, qu'il espère, et qu'il aime ardemment 1570
 Celui qui récompense et fait le châtement.
 Qu'il prie en l'adorant, le priant qu'il obtienne
 Le don avantageux de la vertu chrétienne :
 Que ses lois il révère, et que ses charités
 Se répandent sur ceux qu'il a persécutés. 1575

Qu'ainsi notre union saintement reformée,
Chaque partie en soit de l'autre plus aimée.
Qu'il n'arrive aucun trouble à la tranquillité ;
Et pour comble de gloire et de félicité,
Après que nous aurons détruit l'idolâtrie,
Qu'elle se continue en une autre patrie.

1580

SECOND ENTRETIEN

Dioclétien, Maximian.

UDIOCLÉTIAN

Si cette vision, dont l'éclat vous surprit,
Ne vous laisse à présent aucun trouble d'esprit,
Si vos sens ont repris leur première assurance,
Faites-nous le détail de chaque circonstance.

1585

MAXIMIAN

En pareille rencontre, un autre comme moi,
Aurait été saisi de merveille et d'effroi ;
Seigneur, sans répugner je vous en rendrais compte,
Si ma seule frayeur devait causer ma honte ;
Elle fut raisonnable et je n'en rougis pas :
Mais l'injuste dessein qui conduisait mes pas,
Ne se peut déclarer et recevoir d'excuse,
Qui ne laisse mon âme agitée et confuse.
Si je vous dis, Seigneur, la chose comme elle est,
Je préfère votre ordre à mon propre intérêt :
Je découvre un secret, qui m'attire le blâme
Des esprits, ennemis d'une action infâme :
Infidèle à moi-même et fidèle au devoir,
Je m'accuse d'un crime horrible à concevoir.

1590

1595

Que l'amour est fatal aux âmes généreuses ! 1600
 Et que l'honneur est faible aux âmes amoureuses !
 Le plus grand Coeur est lâche, et manque de vertu
 Incontinent qu'il est par l'amour abattu,
 Et celui dont l'honneur par l'amour ne s'égare
 Est, à mon sentiment, la chose la plus rare. 1605
 Des mépris de Suzanne, outré de déplaisirs,
 Sa froideur échauffant d'autant plus mes désirs,
 Je consulte, savoir, si par la violence
 Je dois m'en acquérir l'aimable jouissance.
 Lors mon honneur s'oppose et mes esprits flottants, 1610
 En ce doute incertain balancent quelque temps :
 Mais aux transports d'amour, mon âme s'abandonne,
 Aveuglement je suis le conseil qu'il me donne,
 Je n'ai d'autre clarté que son flambeau fatal ;
 Ma raison se transforme en mouvement brutal, 1615
 Je cours pour l'assouvir par un acte tragique ;
 J'entre, sans rencontrer père ni domestique,
 Et je me rends au lieu, malgré l'obscurité,
 Que je faisais le but de ma félicité.
 Seigneur, qu'en peu de temps l'état des hommes change ! 1620
 Et que je fus changé par ce prodige étrange !
 J'allais pour la forcer, et son premier aspect,
 M'inspire puissamment la crainte et le respect.
 Plus je veux l'observer, plus mon esprit s'étonne,
 De la grande splendeur dont l'éclat l'environne, 1625
 Et je doute, en voyant sa face qui reluit,
 Si ce nouveau soleil vient éclairer la nuit.
 Aucune majesté ne fut jamais si grave.
 Je ne puis soutenir son regard qui me brave,
 Et mêle à ses rayons de la sévérité, 1630
 Afin de me punir de ma témérité.
 Ainsi je suis contraint à fuir ce que j'admire,
 La fureur m'y poussa, la frayeur m'en retire ;

Je fais pour me hâter des efforts impuissants :
Il me reste si peu de l'usage des sens ;
Que je n'en avais pas assez pour ma conduite,
Lorsque j'ai rencontré quelques gens de ma suite.

1635

UDIOCLÉTIAN

Ce prodige est causé par un magique sort ;
Mais Macédone vient nous annoncer sa mort.

TROISIÈME ENTRETEN

Macédone, Dioclétian.

MACÉDONE

Seigneur, suivant votre ordre, exerçant mon office,
Le plus modérément que permet la Justice ;
Après avoir tenté ce que j'ai cru de mieux,
Pour engager Suzanne au service des Dieux,
Exactement cité dans un discours très ample,
Plusieurs chrétiens punis, pour lui servir d'exemple ;
Je la presse et lui dis que sans plus différer,
Le puissant Jupiter il fallait adorer.
Lors, les yeux et les mains au Ciel on lui voit tendre,
Elle dit quelques mots que l'on ne peut entendre,
Et l'on vit à l'instant par leur forte vertu,
Son sacré simulacre en la place abattu.
Comme cet incident la rend plus criminelle,
Je ne puis différer la sentence mortelle,
Les lois, de mon office exigent ce devoir ;
Cet inflexible coeur l'entend sans s'émouvoir.
Le funeste appareil qu'on fait pour les supplices,
Paraît à son esprit comme un lieu de délices,

1640

1645

1650

1655

D'un oeil brillant de joie elle voit le bourreau,
Son assurance semble animer son couteau :
Elle parle tout bas dans le temps qu'il s'apprête ; 1660
Puis, sans qu'on le commande, elle baisse la tête,
Et traite le supplice avec tant de mépris,
Qu'en recevant le coup elle fait un souris.
Son visage en sa chute acquiert de nouveaux charmes,
Les spectateurs ont peine à retenir leurs larmes : 1665
Aussi fait-elle voir l'égalité du sort ;
D'une admirable vie, d'une admirable mort.

DIOCLÉTIAN

Telles punitions dans le sein de l'Histoire,
Servent de monuments à conserver ma gloire,
Et laissent pour maxime à la postérité, 1670
Qu'on ne peut être impie avec impunité.